

Claire Lasne Darcueil,
Comédienne, metteuse en scène et autrice, directrice du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique
Le 24 novembre 2018

Jean-Loup Rivière vient de nous quitter brutalement ce samedi 24 novembre.
Il était un auteur, un professeur, un chercheur et un ami irremplaçable.

Né à Caen en 1948, formé en philosophie à l'Université de Caen puis à l'École pratique des hautes études où il a pour directeur de thèse Roland Barthes, il devient producteur de « l'Atelier de création radiophonique » à France Culture, puis chargé d'études au Centre Pompidou, critique dramatique au journal « Libération », puis secrétaire général et conseiller littéraire et artistique à la Comédie Française.

Il crée de nombreuses revues et collections.

Il enseigne à partir de 1995 à l'Université Paris III, puis à l'École normale supérieure de Lyon et au Conservatoire national supérieur d'art dramatique où il devient en 2016 chargé de la recherche. Il y crée des ateliers d'écriture, ainsi que les « Labos Conservatoire », qui réunissent doctorants et élèves metteurs en scène. Il est directeur avec Emmanuel Mahé du programme SACRe au sein de l'Université PSL - Paris Sciences & Lettres. Il s'investit pleinement dans la construction de cette Université dans laquelle il croit, et qui correspond à sa vision en même temps spécifique et transversale de la circulation des idées.

Il publie de nombreux ouvrages, parmi lesquels « Conversations sur la formation de l'acteur » (avec Jacques Lassalle, éditions Actes Sud-Conservatoire national supérieur d'art dramatique) et « le Monde en détails » (le Seuil), qui témoignent de son indéfectible amour pour le théâtre et la transmission.

Je lui dois tant comme directrice du Conservatoire que je ne saurais en faire la liste. Je tenterai donc, puisqu'écrire est la meilleure manière d'être fidèle à son amitié, d'évoquer ce qui nous a constamment liés : réfléchir en riant, être sérieux en ne l'étant jamais. J'ai toujours eu le sentiment, et ceci jusqu'aux derniers temps, - où que nous soyons - et quelle que soit la gravité du sujet abordé, d'être avec lui à une terrasse de café en Italie.

Je m'excuse donc par avance, au regard de ma fonction, de l'évoquer de manière non conventionnelle. C'est la marque de mon respect et de ma fidélité à son sens de l'humour et de la grâce.

Je lui dois ces temps arrêtés et joyeux de conversation libre, où nous nous interrogeons sur la justesse de ce que je tentais de mettre en place pour cette école, avec tous ceux qui y travaillent.

Partager ses doutes sans risque d'être jugée est un privilège rare dans nos vies.

C'est le signe qu'une intelligence aigüe et fine vous écoute, vous accompagne.

Son sens de l'analyse et son infinie culture était mis au service de l'avenir, des jeunes gens, sans place pour l'égo et les intérêts personnels.

Lorsque Jean-Loup s'est mis à écrire sur les séries télévisées (« Oz : drogue, amour et utopie », Presses Universitaires de France) avec la même passion qu'il mettait à parler d'Antoine Vitez ou de Roland Barthes, il a rendu public ce qui le caractérisait en privé : une curiosité sans barrière, sans grille prédéfinie, sans lecture à priori, et un sens de l'humour hors pair.

La dernière fois que j'ai vu Jean-Loup, la situation prêtait bien peu à plaisanter, et c'est pourtant ce que nous avons fait.

Il nous restait tellement à partager, et il avait encore tellement à donner. Il était inquiet de ne pouvoir accompagner les élèves qu'il avait encouragé à écrire, à prendre la plume.

« Si je m'en sors ce sera grâce à « ceux-là qui y croient » », m'a-t-il écrit juste avant cette visite, et « ceux-là qui y croient », de tous âges, sont bien tristes ce matin de ne pas avoir eu le pouvoir d'arrêter la mécanique de la maladie, de poser une digue entre lui et le danger, pour profiter encore de celui qui par son écoute les rendait plus intelligents.

J'ai commencé à converser avec Jean-Loup il y a douze ans, et notre première rencontre était autour d'un micro, dans l'émission radiophonique d'un autre ami cher, Arnaud Laporte. Arnaud fut alors témoin d'une passe d'armes en règle, au fleuret, non pas sur le théâtre, mais sur le football. Zinedine Zidane venait en effet, la veille au soir, de terrasser un italien agressif et de faire voler en éclats les espoirs français de Coupe du monde. Avec l'absence de nuances qui me caractérise parfois, je me suis jetée sur le micro pour dire mon soulagement, au regard de l'histoire de l'immigration dans le football, à voir une figure aussi symbolique se rebeller violemment devant des millions de spectateurs, et répondre à l'insulte sans se soucier du prix à payer. Zidane était mon héros. Jean-Loup m'écoutait, gentiment navré, et a fini par me demander à l'antenne si j'allais me lancer dans une apologie de la violence. Je lui ai répondu que peut-être, oui, je pouvais trouver nécessaire une certaine forme de violence, lorsqu'il s'agissait de s'opposer à une autre, plus policée et institutionnalisée, qui fermait les yeux sur le racisme. Nous étions irréconciliables, car Jean-Loup avait la violence en horreur. C'était pour lui le comble de la misère intellectuelle, une défaite absolue de l'être humain. Il était donc désemparé par ce qu'il considérait comme ma bêtise et ma mauvaise foi. Mais lui qui avait le sens de la nuance, estimait que cette mauvaise foi qu'il réprouvait pouvait malgré tout être utile au Monde. Nous sommes donc partis au café après nous être copieusement opposés en public, débattre amicalement de la nécessité et des limites du courage physique dans les luttes politiques et intellectuelles. Nous sommes réellement devenus amis quelques années plus tard, lorsque j'ai découvert son incroyable collection de films. Son amour et mon amour pour le cinéma se sont joyeusement unis, et notre affection est encore montée d'un cran lorsque je lui ai raconté que l'une de mes grandes joies était de tendre un drap dans mon jardin, d'inviter mes voisins, de projeter un film en plein air, et de fumer. Selon lui, quelqu'un qui partageait Rossellini dans son jardin en fumant ne pouvait pas être foncièrement mauvais. C'était la méthode Jean-Loup : alors que son immense culture aurait pu lui faire jeter un regard en surplomb sur les autodidactes, il valorisait au contraire chez chacun tous les détails qui pouvaient les rendre meilleurs à leurs propres yeux.

C'est cela sans doute qui nous liait le plus profondément, et faisait de son action au Conservatoire une priorité de sa vie.

On peut en effet écrire sans fin sur l'importance de la culture dans nos vies, son pouvoir d'émancipation, et sa capacité à traverser les luttes de classe. Mais tout est au bout du compte affaire de regard.

Nous faisons ensemble ce constat : chacun naît et vit dans sa grille de lecture, enfermé dans les préjugés de son milieu, quel qu'il soit.

C'est l'affaire (affaire passionnante) de toute une vie de s'en échapper, de se promener librement d'une vision du monde à l'autre, de conquérir une compréhension et une tolérance intimes des réalités qui lui sont, au départ, étrangères. Ils sont bien peu nombreux, ceux qui sont capables de passer d'un monde à l'autre sans les opposer. Jean-Loup en était : de ceux qui sont aussi à l'aise dans un café de Barbés Rochechouart que dans le bureau du Président de la République, dans un quartier pauvre d'Amérique du Sud ou dans un musée de Florence.

Jean-Loup était de ces anges en imperméable des « Ailes du Désir » qui veillent sur nous, luttant contre notre faculté à détester l'autre par paresse.

Nous perdons un camarade unique dans cette aspiration au bonheur d'agir pour la liberté de la pensée, pour la

libre circulation des idées et des forces de l'imagination, au-delà des terribles et invisibles frontières qui séparent inutilement les êtres humains.

Mon chagrin est grand pour l'école, pour nous tous, pour Nathalie Léger, sa femme, pour Judith et Constance, ses filles, pour Augustin, son fils, pour tous les siens, pour ses amis, pour ceux de nos doctorants et élèves comédiens, metteurs en scène, qui ont été le plus proches de lui, pour tous ses collègues du Conservatoire et de l'Université PSL, pour tout le bureau du doctorat SACRe.

Toutefois, Jean-Loup s'est trop souvent réjoui de ce qu'il appelait ma combativité et ma capacité à la naïveté pour ne pas faire l'effort de les mettre en route.

Il y a en effet deux manières de réagir, lorsque l'on constate, année après année, la nature singulière des dégâts produits par l'épidémie de cancer autour de soi :

Celle de l'humour juif, et d'une blague excellemment racontée par un autre ange en imperméable, André Markowicz, qui consiste à se demander si on ne porte pas soi-même un peu la poisse.

Ou celle de la « déclaration de guerre » joyeuse, une fois constaté que la maladie attaque hardiment certains de ceux qui font le choix d'un rapport au monde tendre, délicat et complexe, et épargne régulièrement ceux qui, rayonnant de santé, et souvent à la tête des plus vastes états de la planète, nous imposent leur lecture binaire, simpliste, brutale et autoritaire. Il conviendrait d'agir en faveur de l'espèce menacée des femmes et des hommes enclins à la délicatesse et à un égard respectueux envers tous les humains.

C'est dans cet esprit, en forme d'hommage actif, avec ce que cette démarche a d'enfantin mais de possiblement puissant, que le Conservatoire proposera avant juin prochain, lors de l'un des « Labos Conservatoire » que Jean-Loup a créés et qui continueront de vivre, de travailler à cette question : « Pourquoi et Comment le Théâtre et le Cinéma peuvent-ils scientifiquement faire reculer le Cancer ? ».

Une soirée sera auparavant consacrée, en salle Juvet, au cours du mois de décembre, à un hommage à Jean-Loup Rivière

Linda Duskova, docteur SACRe

Cher Jean-Loup,

je suis dans un train de Brno à Prague et je vous écris. J'ai ouvert le mail d'Emmanuel cet après-midi, en plein milieu d'une conférence où j'intervenais (aussi grâce à vous). Je l'ai ouvert et je suis partie. Et là dans le train je me dis que j'aurais aimé savoir que vous étiez à l'hôpital, que j'aurais aimé être à Paris en ce moment ou plus tôt. J'ai senti, la dernière fois que nous nous sommes vus, qu'il y avait une chose qui n'allait pas, mais vous ne vouliez pas le préciser et je le respectais. Et je le comprends.

La première chose qui me vient à l'esprit: il faut absolument que j'achète un animal empaillé ! Je le fais demain. Un corbeau ou un renard, comme vous en aviez beaucoup dans votre appartement. Parfois, pendant nos rendez-vous dans votre bureau, quand vous avez fait votre tête à la Hitchcock (il faut admettre que la ressemblance est quand même signifiante!), en réfléchissant longuement sans rien dire, à fumer un cigare, je vous ai imaginé lentement sortir un fusil de dessous de votre bureau et viser les oiseaux qui chantaient à votre fenêtre. Sans bouger un cil. Puis descendre et les donner à votre taxidermiste dont vous m'aviez parlé à plusieurs reprises. Vous êtes le seul homme que je connaisse qui a un taxidermiste. Et qui valorise autant son boucher ! Vous étiez un homme mystérieux, on aurait pu tout imaginer sur vous.

Mais Jean-Loup, vous étiez tellement sincère et touchant. Je ne sais pas l'expliquer, les rencontres se passent souvent sans logique, mais je ne connais que très peu de personnes qui avaient eu autant d'impact et d'influence sur moi, je me suis sentie très proche de vous à partir de notre premier rendez-vous. Je savais que toute idée folle que je pourrais avoir, vous la feriez avancer et finalement aboutir... Vous étiez un homme de rêves. Au sens de savoir rêver, savoir soutenir et réaliser ses rêves et les rêves des autres. Savoir rêver, c'est très rare, on perd souvent cette habitude avec l'âge... c'était loin d'être votre cas. C'est grâce à vous que je suis venue au doctorat, c'est grâce à vous que j'ai vécu ces merveilleuses cinq années à Paris, c'est grâce à vous que j'ai réussi à finir un travail de thèse, mais bien plus que ça. Les rendez-vous avec vous étaient beaucoup plus métaphysiques que méthodologiques. Vous parliez peu, mais juste. Vous étiez la première personne qui ait réussi à me faire sentir comme chez moi en France. Vous m'avez dit - ça je ne l'oublierai jamais - que travailler ne veut pas toujours dire travailler... Que parfois - si j'ai envie - je peux aller faire de la gymnastique à la place du travail, car c'est comme ça qu'on avance aussi... J'y pense encore, j'adore le sport et je justifie le temps que j'y passe avec vos mots à chaque fois que j'en fais... Vous m'aviez toujours bien dirigé. Vous m'aviez calmée, concentrée... vous aviez élargi mon contexte, mes références, mon coeur. Vous m'aviez appris le mot topinambour (excellent lorsque vous le prépariez !!!) Mais beaucoup d'autres mots aussi. Et beaucoup d'autres noms. Sans prétention. Sans snobisme. Sans en trop faire. C'est ce que j'aimais avec vous. La simplicité. La noble et totalement illustre simplicité que vous aviez.

Jean-Loup, vous me manquez déjà trop. Je n'ai pas anticipé, je n'ai pas imaginé ce cas. Il y a des certitudes dans la vie dont on n'ose pas douter... et vous avoir - comme un mentor, comme un ami, comme un complice... - ça c'était une de mes certitudes. Je m'en rends compte seulement maintenant ; sans jamais avoir pu vous le dire. J'aurais aimé vous le dire. J'espère cependant, que, secrètement, vous vous en doutiez.

Je vous embrasse très fort.

Vôtre

Linda

Frédéric Durieux
Compositeur, Professeur de composition
Conservatoire de Paris (CNSMDP)
SACRe-PSL

C'est avec une infinie tristesse que j'apprends la mort de Jean-Loup Rivière que j'ai rencontré lorsque l'unité SACRe-PSL a vu le jour et que j'y ai été associé. J'ai tout de suite été frappé par son intelligence vive, sa culture vaste et son attention aux autres.

Son intelligence vive brillait à chaque instant. Ses remarques étaient fines, teintées d'humour mais aussi acérées. Lorsqu'elles pointaient un point faible d'argumentation il le signalait avec célérité et pertinence mais accompagnait très vite la correction apportée avec un trait d'humour et de bonhomie.

J'ai pu vérifier sa vaste culture à chacune de ses interventions auxquelles j'assistais. J'ai pu aussi la constater dans le domaine qui est le mien, la musique, qu'il connaissait très bien. Il savait écouter avec beaucoup de sensibilité et, encore une fois, d'intelligence. Il comprenait avec finesse les enjeux des différents domaines artistiques, le sien, et celui des autres.

Son attention aux autres était flagrante. Dès nos premières rencontres, j'ai compris qu'il avait pris soin d'écouter mes œuvres ce qu'il n'était pas obligé de faire et que nombre de mes collègues ne font pas. Sa curiosité était grande, sa gourmandise de savoir aussi.

Toutes les qualités de Jean-Loup Rivière ont apporté beaucoup à l'unité SACRe-PSL et nous en avons tous bénéficié : les étudiants en premier lieu, mais aussi ses collègues et sans aucun doute ses amis.

Nous perdons un collègue de premier plan et un homme très remarquable. Je n'évoquerai pas nos derniers échanges à la fin du mois de juin dernier, mais ils restent vivement inscrits dans ma mémoire. Nous nous étions écrit pour exprimer le désir de poursuivre nos échanges. Ceux-ci me manquent déjà.

Je voudrais transmettre mes plus sincères condoléances à sa famille, ses collègues et ses amis. Aussi ma sympathie envers eux.

Isabelle Starkier
Ancienne élève de l'ENS
Maitre de conférences HDR en Etudes Théâtrales
Metteur en scène et comédienne

Comment dire combien je dois à Jean-Loup Rivière qui m'a un jour ouvert les portes de la recherche-crédation, en me regardant d'un air malicieux et avec la dégaine d'un Colombo découvrant que j'étais à la fois HDR et metteur en scène, pour m'inviter à le rejoindre d'abord au jury de thèse de Lena Paugam, puis au jury des doctorants en recherche création du CNSAD, et enfin au sein du laboratoire SACRe ?

Comment raconter combien j'ai pu grâce à lui sortir enfin de vingt ans de schizophrénie d'universitaire praticienne pour poursuivre ce chemin de création en recherche qu'il défendait avec passion, humour et intelligence ?

Comment avouer ma fierté d'être adoubee par ce grand homme aux répliques aiguës, à la brillance caustique qui savait ne jamais rien prendre au sérieux et profiter de la convivialité qu'il suscitait toujours ?

Je ne sais si j'aurais osé lui dire toute l'admiration que je lui portais, mais je n'en aurais plus jamais l'occasion. Si ce n'est ce dernier moment pour lui dire et redire merci de tout mon coeur, de toute mon âme, et combien nous manquera à chaque pas de ce chemin qu'il avait courageusement tracé cet esprit brillant, drôle et chaleureux.

Pauline Rousseau,
doctorante en études théâtrales et metteuse en scène, élève de Jean-Loup Rivière à l'ENS de Lyon

Une voix calme et posée, de longs silences propices à la réflexion et une pensée fleuve que nous accrochions par bribes. Jean-Loup Rivière restera cet imposant professeur, éblouissant de savoir et passionnant de curiosité, aimant disserter sur Shakespeare autant que sur Oz. La figure du fantôme a hanté ses cours, j'espère qu'il les croisera sur sa route et continuera à discuter avec eux.

Olivier Normand

Je me souviens d'un rendez-vous, quand il était mon directeur de Maîtrise. J'étais un peu perdu, je ne savais plus comment continuer à avancer dans le travail. Il avait dit : La ligne qui mène vers l'objet du désir - ou de la recherche, mais c'est la même chose - n'est pas droite, elle est courbe, détournée. Aujourd'hui j'ai arrêté la

recherche, je fais des pièces, et la ligne est toujours courbe et détournée - c'est aussi la même chose.

Sylvain Diaz

Maître de conférences en études théâtrales - Université de Strasbourg

EA 3402 ACCRA (Approches Contemporaines de la Création et de la Réflexion Artistiques)

En séminaire comme en rendez-vous, ses silences interminables, irritant ou prêtant à sourire, étaient courants. Pourquoi, alors, ne pas se résoudre ce soir au silence de Jean-Loup Rivière, emporté par une maladie brutale ? Parce qu'autant que ses mots, ses silences faisaient discours, participant de cette « rebondissante activité de "commentation" » décrite dans Comment est la nuit ? Évidemment, le rebond était, chez Jean-Loup Rivière, souvent chaotique : vous lui parliez tragédie, il vous répondait série télé ; vous lui parliez catastrophe, il vous répondait entrée en scène - avec ce que cela pouvait avoir d'exaspérant et de salutaire, ouvrant à tout instant des chemins de traverse ainsi que cela s'opère dans les pages du Monde en détails où il imagine notamment Norah Krief jouant Terminator au théâtre...

C'est ce rebond que la mort, qu'il faut bien se décider à nommer, contrarie dans ce silence en le figeant. D'où le choc profond, l'abatement réel des dernières heures.

Ils n'altèrent pourtant en rien la conviction profonde, générée sans doute par quatre années d'encadrement doctoral, qu'il faut reprendre la « marche sans fin » de cette commentation du théâtre qui a occupé inlassablement ce « spectateur-qui-écrit », ainsi qu'il désignait Dort. Cela passe notamment par l'exploration continue de cette écriture à rebours de tout académisme, audacieuse, ludique - résolument vivante.

Mélissa Golebiewski

"L'élégance est un chemin vers la pertinence", noté dans un carnet aux alentours de 2014.

Et je vais garder serrés ces aphorismes glissés l'air de rien, qui ont émaillé huit ans de tutorat et autant d'un mentorat plus traversier, et qui me servent souvent encore de boussole. La somme de ces clartés, de ces discussions qui m'ont donné le goût du détail et du détour comme nécessité intellectuelle. C'est une exigence, précieuse, que je lui dois - avec toujours ce pli tenace de l'indiscipline et du vagabondage, comme seules vraies façons de vivre la création, la recherche et sans doute tout le reste.

Pierre Causse

Il y avait chez lui quelque chose du sourcier.

Quelque tentative qu'on lui soumette, il s'y promenait. Humait-il l'air, analysait-il le sol ? Je ne sais quelle technique il employait, mais soudain il savait dire : ici quelque chose palpite, là, ça peut jaillir.

En quête d'eau vive, il avait cette audace de ne croire qu'aux ordres de l'intuition.

Alors quelques mots invitaient à creuser - mais préférerait-il que l'on trouve ou que l'on agrandisse le trou ?

Au-delà de l'amour du théâtre, Jean-Loup Rivière m'aura appris l'amour de l'énigme - ce n'était pour lui je crois, qu'une seule et même chose.

Guillaume Cot

Doctorant en études théâtrales, au laboratoire "Scènes du monde, création, savoirs critiques"

Chargé de cours à l'université Paris VIII-Vincennes-Saint-Denis

Que retenir de Jean-Loup Rivière ? Pour moi, c'est, je crois, un rapport unique à la pensée, à son émergence et à ses propositions. Il me semble qu'il faisait partie de ces théoriciens pour qui la pensée était une grâce qui

survient, et qui traverse celui qui pense, qui le transforme de l'intérieur. Et face à cela, il n'y avait rien d'autre à faire que d'être attentif à ce qui survient. Chez lui, cela donnait lieu à des métaphores et des comparaisons parfois improbables. Je me souviens qu'un jour, il nous a dit : "le théâtre n'est pas une piscine municipale" (il fallait y être pour comprendre - et encore). Comme un kōan bouddhiste, cette phrase apparemment absurde, ou évidente, m'a révélé des aspects du théâtre auxquels je n'aurais pas fait attention. À travers Jean-Loup Rivière, c'était la grâce de la pensée qui s'exprimait et se transmettait.

Thomas Bruckert

Le mot « maître », en art comme en enseignement, dit tout le contraire de son sens répandu. Un vrai maître vous apprend l'indiscipline, il invite à la perpétuation d'un chemin qui diverge. Il vous transmet cela et ce faisant vous en rend responsable. C'est ce qu'on appelle la transmission, autrement nommée épanouissement ou émancipation. Jean-Loup était très savant en cette matière. Il a écrit un jour : « Un maître se quitte mais ne s'oublie pas » et nous ne l'oublions pas.

Célia Daniellou-Molinié

Il est difficile pour moi d'écrire ce mot, de porter une parole publique sur Jean-Loup. Sur ce qu'il aura été pour moi. Sur la perte que sa disparition représente. Tout cela vibre tellement, si brutalement, que la voix manque. Mais en même temps, il faut le faire, j'imagine : dire publiquement à quel point il comptait. Dire la chance immense de l'avoir eu à mes côtés ces treize dernières années : professeur et directeur de thèse, bien sûr, mais tellement d'autres choses aussi - dire l'importance de son regard, de nos échanges, de sa présence dans ma vie. C'est compliqué de mettre des mots sur tout cela, parce que les mots enferment, grandiloquent et trompent, et que cela ne ressemble pas à Jean-Loup. Pour raconter, raconter vraiment, il faudrait des mots-bulles, des petites histoires, de l'air de rien. Des métaphores sur des pots de confiture, des histoires d'hypnoses autour d'une table, des endormissements pour mieux penser, des petits sourires tendres et moqueurs au coin des yeux. Il faudrait du rire, évidemment, du rire sans éclat mais qui remplit la tête et le cœur du bonheur de l'intelligence partagée. Il faudrait des demi-mots et des silences, aussi, beaucoup. Des silences pour mieux s'entendre, pour mieux rêver, ou juste pour se taire quand les mots ne sont pas utiles. Il faudrait un temps fleuve pour plonger dans les méandres de la pensée, la laisser cheminer en toute liberté, s'y perdre et s'y retrouver. Il faudrait accepter de ne pas savoir où l'on va, mais y aller les yeux fermés parce que nous irions ensemble. Il faudrait réussir à mettre des mots qui ne ressemblent à rien d'autre, des mots à la fois ouatés et affutés comme des pointes, anodins et uniques.

Tout cela, bien sûr, je ne sais pas faire, c'est sans doute même un défi impossible. Alors oui, Jean-Loup aimait les défis impossibles, l'improbable et le risqué, mais celui-là je n'ai pas envie de le relever - bien trop peur d'y contraindre, d'y enfermer quelque chose. Et enfermer, aujourd'hui, je ne veux pas, surtout pas. Car c'est sans doute le plus grand cadeau que m'a fait Jean-Loup tout au long de ces années : celui de la liberté. Une liberté profonde et absolue, celle du rire et de la pensée, de la joie des à-côtés. Une liberté qui lui ressemble et que, j'espère, je ne perdrai jamais.

Gaëlle Rollinger (élève de l'ENS-LSH section arts, promotion 2004)

Ce qui me vient à l'esprit en premier quand je pense aux cours de Jean-Loup Rivière à l'ENS, c'est son art de la digression. Digressions qui ont pu déstabiliser voire agacer les étudiants un peu formatés que nous étions en sortant de classe préparatoire, mais qui en réalité étaient toujours fécondes, toujours stimulantes pour la

pensée, pour une pensée qui se déploie sans rentrer dans des cases.

Et comme je n'avais pas perdu cette habitude potache de noter dans les marges de mes feuilles de cours les phrases amusantes de mes professeurs quand j'étais étudiante à l'ENS, je terminerai ce témoignage en donnant la parole à Jean-Loup Rivière, avec ces quelques citations livrées en vrac, dans un désordre que je pourrais qualifier de joyeux si j'oubliais la peine que j'éprouve à ne plus avoir l'occasion d'en collecter d'autres :

« Le plus grand fantasme de certains metteurs en scène c'est de faire de la commedia dell'arte à Epidaure. »

« Il y a un académisme contemporain de la substance collante. »

« La paresse est un travail qui demande de la constance et des efforts. »

Pendant un séminaire consacré à la dramaturgie des états d'inconscience, lors d'une séance consacrée au Prince de Hombourg de Kleist : « Pour que ce séminaire soit bien compréhensible pour tout le monde, il faut que tout le monde se soit évanoui au moins une fois et soit monté au moins une fois sur un cheval. »

« C'est en se tirant les cheveux qu'on fait venir les idées. »

« Si on se mettait à délirer doucement et gentiment... sans se forcer... »

« Il faut accepter que la théorie soit très cousine du délire. »

Andréa El Azan, comédienne, promotion 2018

Quelle tristesse d'apprendre le décès de Jean Loup. J'ai perdu mon père il n'y a même pas deux semaines. Ils avaient le même âge et partageaient la même passion des mots, du théâtre, de son histoire et de la dramaturgie. Je ne sais que dire à part que je partage ma douleur à la perte d'un homme passionnant et plein d'humour.

De tout mon cœur,

Sur le chemin du deuil,

Avec vous.

Sacha Todorov, doctorant SACRe

Depuis le jour où je l'ai rencontré, Jean-Loup Rivière a été pour moi comme un petit ange gardien. C'est lui qui a été le visage le plus accueillant au concours de l'École Normale ; lui également qui a dirigé mon Mémoire ; lui, enfin, qui m'a parlé pour la première fois du drôle de doctorat pour artistes qu'il était en train de faire naître. À chaque fois, j'ai trouvé en lui les mêmes qualités, qui m'ont tant attaché à lui au fil des années : sa bonté sans faille ; sa réelle curiosité pour les projets d'autrui ; et sa discrète insolence envers les institutions. Lui qui avait atteint les sommets de celles-ci ne s'enivra jamais de sa position. Faussement sérieux, voilà comment je le revois : au milieu des situations les plus protocolaires, il s'arrangeait toujours pour faire un pas de côté, pour rappeler ce qu'il y avait d'absurde et de joyeux à la fois à ce que tant de gens soient rassemblés ainsi.

Deux anecdotes me reviennent, qui me semblent montrer des facettes de l'homme qu'il était :

- en 2009, j'ai pu grâce à lui assister aux rencontres de Brangues, au château des Claudel. Dans le jardin, on présenta aux visiteurs une petite sculpture sur laquelle étaient gravés quelques caractères japonais, dont celui qui signifie « rivière ». Au milieu du silence recueilli de l'assistance, Jean-Loup Rivière murmura : « Quand ils ont su que je venais, ils l'ont ajouté pour me rendre hommage ».

- à la même époque, il animait une émission de radio où il décrivait régulièrement des spectacles qu'il avait vus. Un jour, il consacra son émission à un spectacle intitulé « Douze endormissements », qui mettait en scène un couple dans un lit : un couple dont on suivait l'histoire à travers douze séquences, chacune s'achevant dans le sommeil – un spectacle sur l'amour, donc, mais aussi sur ce qu'il y a de beau et d'étrange à ce qu'un corps s'endorme. Après la diffusion de l'émission, des auditeurs intéressés lui demandèrent où l'on pouvait voir ce

spectacle : Jean-Loup avoua qu'il n'existait pas, et que c'était lui qui l'avait entièrement imaginé – sans autre raison que le plaisir de le faire, et de le partager.

Compagnon de route du théâtre, il était de ceux qui provoquent des moments de théâtre dans la vie même. Faire vivre un doctorat pour artistes aura été sa dernière aventure ; et je trouve, par sa façon de faire souffler un petit vent de folie sur le vénérable doctorat universitaire, qu'elle lui allait bien. J'espère que son esprit doux, calme et malicieux nous accompagnera longtemps.

Thierry Coulhon, conseiller éducation, enseignement supérieur, recherche et innovation auprès du président de la République Emmanuel Macron

Lorsque j'ai rencontré Jean-Loup Rivière, j'étais immensément curieux. Je n'ai pas été déçu : je suis tombé sur un seigneur et sur un mystère. J'ai su que je ne déplierais pas le mystère, mais j'ai senti que nous nous faisons confiance. J'ai cru que j'apprendrais un jour a mieux connaître ce seigneur. Quelle erreur.

Marilou Aussilloux, comédienne, promotion 2018

C'était un après-midi de septembre, il faisait grand soleil, j'étais venue lui rendre visite dans son appartement. Je m'étais assise en face de son bureau et nous avons discuté, ou plutôt, j'écoutais et je buvais ses paroles. Je me souviens m'être dit, à ce moment précis, comment est ce possible, autant de savoir, de connaissances, autant de richesse, comment accumuler tout ça en soi, et cette si grande humilité, cette si grande humanité... J'étais venue lui demander conseil pour mon mémoire, je m'étais adressée à lui car j'avais passé de nombreux cours au conservatoire à l'écouter; il faisait partie de ces figures qui vous inspirent, de ces modèles dont on se dit, j'aimerais un jour être comme cela, atteindre cela, être aussi éclairée que cela. Comme s'il avait trouvé ce que désespérement on cherche, comme si une partie de la vérité se cachait là, chez cet homme. J'étais ressortie de ce rendez vous, grandie, je me souviens avoir marché sous les platanes de Barbès, c'était comme si je flottais, et je pensais à Jacques Copeau, à Charles Dullin, mon crâne entier rempli comme un théâtre. Ce jour-là il m'avait offert un petit supplément d'âme.

Merci pour ta sagesse Jean Loup, merci pour ce que tu étais pour tes élèves.

Hugo Kuchel, promotion 2018, comédien et élève metteur en scène

Jean-Loup,

Tu étais le maître-queux du théâtre français, doué d'un nez et de papilles d'une finesse incomparables, nous t'avons perdu ce samedi 24 novembre 2018. Plus encore que ta finesse, c'est ton amour que le théâtre perd avec toi car il était vaste, beau et simple. Tu étais le gardien de la mémoire, le conteur des grandes flammes éphémères de la scène. Je pouvais t'écouter, comme un enfant, pendant des heures les rallumer un peu (avec cette Sprezzatura divine dont toi seul a le secret) après un repas fabuleux, dans les volutes de fumée et la couleur du whisky, en Normandie ou à Paris. La simplicité avec laquelle tu m'as montré que je pouvais écrire m'a fasciné. Aujourd'hui en continuant à écrire, Jean-Loup, je te garde en moi.

Barbara Métais-Chastanier

L'Art de vivre

Mon très cher Jean-Loup,

Nous nous sommes beaucoup écrit.

Je ne compte pas les lettres qui parsèment mes boîtes depuis que nous nous écrivons. Toutes ces lettres qui m'ont accompagnée depuis mes vingt ans, toutes ces lettres qui ont ponctué ces presque quinze années : les premiers rendez-vous à l'ENS, les premiers mémoires de Master, l'agrégation, la thèse, les années d'enseignement à vos côtés, les premiers cours, les premiers ateliers, la soutenance, le premier poste, les premières pièces, les premières mises en scène.

Vous aurez été de toutes les premières.

Pour tant d'artistes, pour tant d'élèves et de penseurs, pour tant d'égarés entre ces deux mondes.

Car vous ouvriez des brèches, vous traciez des voies.

Surtout de celles qui semblent irréconciliables, bouchées, impraticables : vous aviez l'art de la courbe, du pas de côté, de la digression, de la légèreté grave. On gravit - en sifflant. C'est ainsi que se gagnent les montagnes. C'est ainsi qu'on vous y trouvait. L'air de rien - au sommet.

Aujourd'hui encore, je continuerai à vous écrire,

Aujourd'hui encore, je continuerai à vous dire "vous".

Je crois que nous l'aimions tous deux ce "vous".

Il avait un petit côté désuet et pudique. Une distance respectueuse, qui disait mieux que le "tu" l'admiration, la tendresse et l'affection que je vous portais.

Et puis, plus que toute autre adresse, il se prêtait à la correspondance.

Ni vous ni moi n'aimions le téléphone. Il y a trop de silence, trop de rapidité de part et d'autre du combiné.

Et vous qui aimiez tant la nuit, vous m'avez appris - et l'avez appris à tou.te.s celles et ceux ont eu la chance de croiser votre route à ces âges où de telles rencontres sont des bifurcations pour la vie - à y chercher les lumières, à y trouver les lucioles, à devenir porteur de lampes de poche dans le terrier de l'époque.

Pendant quinze ans, vous m'avez transmis l'art du théâtre, qui est aussi un art d'aimer.

On ne transmet que ce que l'on cherche. On ne transmet que ce que l'on est. Cela aussi vous me l'avez appris.

À chacun.e, vous avez offert le plus beau témoignage de cet art délicat, rageur, gourmand, iconoclaste et généreux qu'on appelle l'art de vivre. Ce drôle de métier qui nous jette dans l'existence. Ce drôle de métier avec bail avant terme. Ce drôle de métier sans CDI ni service après-vente.

Ce drôle de métier auquel nous prépare le théâtre dans ses fulgurances et ses fragilités. Mais quoique s'y préparant - on n'y est jamais prêt quand il s'agit de l'autre. Encore moins vous, JeanLoup.

Vous étiez insubmersible - comme l'est la vie, avec une forme d'évidence tranquille. Vous l'êtes encore. Aujourd'hui, plus que jamais.

Pendant toutes ces années, vous nous avez offert le plus vif exemple de cette joie de l'aventure de vivre qui est aussi l'aventure de la pensée, d'une pensée sensible et mutine et généreusement offerte. J'ai appris avec vous qu'un état de grâce se partage avec un être comme il advient avec une œuvre, avec une bouteille de vin, avec un artichaut, un oignon-poireau comme avec un tableau. Et que les sœurs Scotto valent bien le Tintoret dans les profondeurs abyssales des joies et secrets qui font l'existence saillante et savoureuse.

Avec vous, j'ai appris à aimer ce farouche amour de la liberté - d'une vie qui se risque, qui goûte tout - parce que tout vaut la peine d'être vécu. Tout. Pourvu qu'on y aille sans ego ni esprit de sérieux et avec cet humour que vous saviez affûter à tous les angles des chemins. Avec vous, j'ai découvert des tunnels, des passages clandestins, d'autres cartes et figures de la terre. Avec vous, j'ai appris qu'on

pouvait faire des voyages immobiles, aller jusqu'à Jérusalem sans quitter son jardin. Avec vous, j'ai appris à chasser les flics du sens, la violence érigée en mot d'ordre, la pensée molle, le conformisme confit ; avec vous, j'ai appris une forme de résistance souple à l'application tatillonne et myope des sentiers tout tracés ; avec vous, j'ai appris le courage de risquer, puisqu'il n'y a rien à perdre. Et tout à inventer.

Vous aviez la sagesse des fleurs qui poussent sans pourquoi. Et vous les aimiez tant.

Je réentends les paroles de Godard prononçant ces mots dans Je vous salue Sarajavo, un de ses plus beaux films, un de ses plus simples et sans doute un de ses plus émouvants : "Cela se vit et c'est alors l'art de vivre."

Cela se vit : les omelettes, les tubercules et le whisky.

Cela se vit : les polars, le théâtre et les séries.

Cela se vit : New York et l'Italie, le Luberon et puis Paris.

Je vous salue, Jean-Loup,

Je vous salue,

comme on salue un camarade, un ami, un compagnon,
un maître, il professeur ou une âme d'élection,

Je vous salue Jean-Loup

quand "merci" dit trop peu,

il nous reste le salut.

Les comédiens, plus que tout autre, le savent,

qui viennent remercier la salle

de ce qu'ils ont vécu

en lui donnant à vivre.

Je vous salue Jean-Loup,

Ce n'est pas un adieu

Pas même un au-revoir.

C'est un hommage au porteur de flambeau

Un rendez-vous donné sur les remparts.

Parce qu'il n'y a qu'au théâtre

et chez ceux qui y vont

que se passe en secret

l'amour des fantômes.

Je vous dis à bientôt

au plus clair de la nuit

"et si c'est pas sûr,

c'est quand même peut-être".

Alice Carré

Celui qui ouvrait nos voies

La pédagogie de Jean-Loup Rivière empruntait à la psychanalyse lacanienne son écoute silencieuse. On s'asseyait sur une banquette qui avait presque tout d'un divan, et après un temps long, émergeait une question large et généreuse : « Que puis-je pour vous ? », puis, après un autre silence : « Voulez-vous un whisky ? ». Une fois posé le cadre contrasté d'une convivialité austère ou d'une distance chaleureuse, arrivait le périlleux

exercice de la réponse. L'hésitation des pensées s'emmêlaient dans la pièce à l'image des volutes de fumée qui opacifiaient progressivement sa silhouette impassible et de plus en plus fantomatique. Seuls ses deux yeux bleus agiles luisaient, toujours vifs dans l'immobilité. Manifestement, ce silence avait quelque chose de déroutant : je dérapais, me ressaisissais, dégringolais par timidité, ripant sur les mots qui m'étaient les plus chers, toute affirmation s'y livrait finalement en équilibre instable. Mais de temps en temps, Jean-Loup relevait un mot, une phrase, qui devenaient des phares dans la nuit et éclairaient longtemps ma route. Et de temps à autre, il ouvrait une autre abyssale question : « Mais au fond, quel est votre désir de théâtre ? Alors osez-le ! ». Ainsi, en grand maïeuticien, discret et libérateur, il se disait passionné bien plus par les parcours qui se dessinaient que par ceux qui étaient déjà affirmés. Il aimait à tracer des chemins, et à vous détourner de votre route initiale, à vous faire penser autrement, comme un passe-muraille des disciplines, des registres et des écritures, osant les rapprochements audacieux et les métaphores surprenantes. Et de même, il attendait qu'on le surprenne, qu'on questionne ses évidences, qu'on le déplace par le récit, qu'on le fasse rire aussi. Il avait un savoir-vivre qui se méritait, ne se livrait que dans la durée partagée, jamais entre deux-portes.

Ce qui me frappait aussi, c'est qu'il semblait n'avoir aucune idée de mon ignorance des codes culturels et des questions de légitimité sociale qui habitaient la jeune femme que j'étais. C'était à la fois sa force et son angle mort. Je me souviens d'un jour, où tapotant son grand classeur rouge, sorte d'annuaire biblique de toutes les grandes personnalités du monde théâtral qu'il avait croisées dans sa vie, il me dit : « Mais appelez donc Peter Brook, ou s'il est trop occupé, qui voudriez-vous rencontrer ? » Il ne pouvait imaginer comme ce possible me tétanisait... Et il se faisait alors passeur d'un monde, en le mettant simplement à ma portée.

Ainsi Jean-Loup Rivière a-t-il été cet ouvreur de voies à la générosité discrète, qui entrebâillait les portes en me susurrant : « Mais allez-y, que risquez-vous ? ».

Louise Orry-Diquero, promotion 2018, comédienne et élève metteur en scène

Jean loup,

J'attendais avec impatience d'avoir de tes nouvelles. De te faire lire ce que j'avais écrit ces derniers temps. Je me disais "ça, ça va le faire marrer !" j'espérais au détour d'un bon repas profiter des milles et une anecdotes que tu as sous la main. Désormais tu emportes avec toi ton expérience de grand ours, et nous laissons désemparés avec nos pages blanches et nos assiettes vides.

J'espère que là-haut il sauront te recevoir comme des Chefs !

Amandine Gay, comédienne, promotion 2018

Nous sommes dans la salle la plus haute du Conservatoire, celle dont les fenêtres traversantes offrent le point le plus lumineux du bâtiment. Nous avons installé nos chaises en cercle dans cette salle et nous attendons notre professeur de dramaturgie pour notre dernier cours de la semaine. La fatigue chez nous est grande et nous tenons difficilement en place sur nos chaises. Après quelques minutes, la porte s'ouvre et un homme nous salue discrètement puis entre dans la pièce. Nous ne savons pas encore que derrière cette silhouette qui s'avance et derrière ce cartable qui s'ouvre, c'est un savoir tellement immense qu'on n'en distingue pas les contours que l'on vient de nous offrir. Un paysage vaste entretenu par sa passion pour le théâtre et une soif de connaissance toujours renouvelée qui vient de s'installer devant nos yeux. Semaine après semaine dans cette salle lumineuse nous avons appris ce que c'est qu'entretenir sa passion en développant sa curiosité comme un feu de cheminée a besoin de bois et d'oxygène pour continuer à brûler. Jean-Loup Rivière avait l'intelligence de

ceux qui n'établissent pas de frontières entre la culture dite savante et les autres formes d'art. Chez lui l'étincelle était la même lorsque nous évoquions les personnages de Shakespeare, les séries télévisées qu'il aimait ou bien les recettes de cuisine incroyables qu'il avait glanées au cours de ses voyages. Toutes ces disciplines étaient pour lui équitablement dignes de réflexion, donc de partage. Enfin c'est au spectateur fidèle qu'il convient de rendre hommage, lui qui venait voir tous nos travaux avec la même curiosité et le même engouement. Il est vertigineux de penser à tous les grands metteur.euse.s en scène et à tous les comédien.ne.s que sa mémoire renfermait, c'est donc un grand honneur pour nous de savoir que nous en faisons partie. Pour l'humilité, la quête de savoir toujours alerte et l'infinie pertinence de vos propos, merci pour tout.

Charlaine Nezan, comédienne, promotion 2018

"Je me souviens de vous Jean Loup, assis sur votre chaise, face à notre classe, en train de réfléchir. Ce temps, qui nous paraissait interminable, n'était que pour nous donner une meilleure réponse. Un jour, je ne sais pas bien comment ça a commencé, je vous ai demandé quel était, d'après vous, le meilleur livre. A partir de ce moment, nous avons passés plus d'une heure, tous, vous et nous, à parler des meilleurs livres selon vous, puis des meilleurs films selon vous, et enfin des meilleurs séries selon vous. Quel étonnement de vous voir parler de Breaking Bad ou de Game of Thrones, vous l'adulte, le mystérieux, le silencieux, l'intelligence, vous nous avez scotché. Votre intelligence avait l'intelligence de la curiosité. Vous aimiez tout voir, tout connaître, tout comprendre. De ce cours, ce simple cours, vous avez rendu toute ma classe en ébullition. J'ai compris ce jour là que la culture ça pouvait être aussi ça, aussi simple. Et c'est ce jour là qu'est né le fameux : Top Ten de Jean-Loup. Si c'était dans le Top Ten de Jean-Loup, alors c'était forcément ça qu'il fallait lire, ça qu'il fallait regarder ou suivre. Merci pour ces Top Ten que j'ai pris soin de noter dans mon cahier. Merci pour votre patience et votre sourire. Votre intelligence si belle et si puissante ne sera jamais perdue, car nous serons là pour témoigner d'elle, et de toute votre personne aussi, et si nous avons la chance de pouvoir, ne serait ce qu'en transmettre une infime partie, alors vous avez réussi Jean Loup. Merci encore, et bon voyage.

Josué Ndoofusu Mbemba, comédien, promotion 2018

Je t'embrasse ! À vite « Il est plaisant de voir auprès de soi une beauté corporelle, mais combien plus plaisant de voir une beauté spirituelle » Anton Tchekhov

Anonyme

Quand quelqu'un meurt, je me concentre pour me souvenir du plus beau, et je garde le plus beau mais franchement la première fois que je l'ai vu dans cette salle au troisième étage, je me suis pas doutée une seconde que ça serait une des plus belles rencontres, certainement de ma vie.

" – Jean Loup, est ce que tu voudrais pas qu'on fasse cette réunion dans un endroit plus cosy ? (Silence) parce qu...

- On a qu'à aller chez moi si vous voulez.
- Heu...Ouais !
- On se fait un bon repas.
- Ah ouais ? Bah ouais !
- Ouais
- Tu veux qu'on ramène quelque chose ?
- Oh bah c'que vous voulez.

– A manger ?

– Non mais je cuisinerai et puis...

(Silence)

– Du vin ?

– Ah oui très bien. "

Et Jean Loup se mettait à ouvrir ses tout petits yeux d'un coup et trouvait dans une proposition banale, quelque chose de génial. "Génial", il le disait pas mal ce mot, avec un bon gros "g" et un bon "a" ouvert, et ses fameux yeux qui n'étaient plus si petits mais ouvert sur la page d'un monde dont lui seul connaissait le secret.

C'est la première fois que ses yeux en amande me sont apparus sous une autre forme qu'une amande, avec des joues rondes d'enfant, un sourire de diable angélique et ses petites lunettes géniales.

Je me souviens de nos têtes en sortant de ce cours, en sachant qu'on irait dîner chez lui, un peu surexcités, comme des gamins qui s'apprêtent à vivre un truc génial.

Ce soir là, a marqué le tournant d'une amitié, si j'ose dire, vraiment irremplaçable, inoubliable.

Il m'a fait goûter quelque chose que j'avais goûté, et c'est là que je suis tombée amoureuse de lui, notre véritable passion commune c'était pas le théâtre, c'était le whisky.

Après ça, chaque fois qu'on se retrouvait, c'était chez lui.

D'ailleurs quand on se croisait au Conservatoire, on se regardait comme des clandestins qui savent que leur QG n'est pas ici et qu'ils n'ont rien à se dire ici, mais là bas... où attendent les pages noircies de petites pattes de mouche et le whisky irlandais.

Et puis il nous a embarqué à l'abbaye des Ardennes.

Et là....!

Et là c'était comme de plonger dans un autre espace - temps

Avec des histoires plus fascinantes les unes que les autres.

Un de mes plus beau souvenir de Jean Loup c'est avec Nathalie.

C'est tout simple..

On dînait à l'abbaye, peut être le premier soir où on rencontrait Nathalie.

Après s'être tous regardés en pensant " C'est la femme de Jean-Loup ?? Wah..." Jean Loup racontait une anecdote comme à son habitude et parlait très bas, et ce ton, après avoir commencé à l'adorer, créait une attention tout à fait particulière.

On se penchait au dessus de nos assiettes, la danse des couverts se calmait le long des assiettes, la mâchoire faisait une pause et il n'y avait plus que sa voix.

Là je romance. Parfois on était ivres et Jean Loup racontait et la vie continuait.

Bon.

Mais ce jour là, il racontait à voix basse donc, et Nathalie a dit :

– Jean Loup parle plus fort qu'on puisse tous profiter de tes histoires

– Oui mais toi tu la connais..

– Oui mais j'aime bien les réentendre.

Et tout ça dit un peu par dessus l'épaule, pas mielleux, rien !

Mais il y avait tout.

Obrigada Jean-Loup, président, quelle chance, quel honneur d'avoir croisé ta grande route.

Merci pour la passion, merci, merci, merci.

A deus

Ce que j'aurais voulu dire à Jean-Loup,

Merci. Merci encore. Merci à nouveau. J'attendais d'avoir 100 pages pour te les envoyer. Ce que tu m'avais dit. « Envoie-moi 100 pages. » « Il y a un livre, il faut y réfléchir. » Et ce après 5 pages. J'en suis à 50. Merci de m'avoir encouragé. Merci de m'avoir dit que si ce n'était pas aujourd'hui ce ne serait jamais demain. Merci de m'avoir écouté. Merci de m'avoir dit que je pouvais écrire, parce que pourquoi pas, pourquoi pas, même si on est acteur, même si on n'écrit pas. Merci. Tu étais pour moi le maître rare, celui qu'on n'écoute pas, celui qu'on écoute d'une oreille distraite, celui qui est là sans qu'on lui prête attention, celui qui incarne, encore, aujourd'hui, malgré tout, l'avenir, la croyance incertaine au présent, l'incertitude sublime, la désinvolture d'une vie de plaisir, **plaisirs que nous partagions, vrais plaisirs, plaisirs toujours** en quête, plaisirs en chasse, plaisirs d'esthètes. Merci Jean-Loup parce que, quand je douterai, tu éclairciras, encore, ma nuit.

Nathalie Coste Cerdan Directrice Générale, La Fémis

C'est avec beaucoup d'émotion que j'ai appris samedi la disparition brutale de Jean-Louis Rivière, co-directeur du programme doctoral et de l'équipe d'accueil SACRE aux côtés d'Emmanuel Mahé et enseignant au CNSAD, auprès de Claire Lasne Darcueil.

Il a porté avec beaucoup d'engagement, ce programme innovant qui replace la recherche au cœur du processus de création, et contribue à rapprocher les disciplines artistiques et scientifiques, afin de questionner et renouveler les formes et la pensée.

Au nom de la Fémis, j'adresse à sa famille, à l'équipe d'accueil et à l'ensemble de ses collaborateurs au CNSAD, tous nos témoignages de sympathie.

Rose Martine, promotion 2018, comédienne et élève metteur en scène

C'est un grand homme qui s'en va. Une institution à lui seul. Adieu Jean-Loup RIVIÈRE ! Je voudrais te remercier d'avoir partagé un peu de ton savoir avec moi...

On s'échangeait pas mal de mails pour se proposer des poèmes, des idées de lecture, des idées de choses à écrire, des auteurs à découvrir, des films à voir...

Et un jour tu m'as envoyé ce poème, qui m'a beaucoup marquée :

Je suis Personne ! Qui es-tu ?

Es-tu – Personne – Aussi ?

On fait donc la paire !

Tais-toi ! ils feraient une annonce – tu sais !

Quel ennui – d'être – Quelqu'un !

Quelle vulgarité – comme une Grenouille –

De dire son nom – tout au long de Juin –

A un Marécage extasié!

J'aurais du mal à finir mon livre sans toi... Tes idées, tes conseils... je n'en serais pas à 3 pages si tu m'avais pas poussée. Alors MERCI.

Mes amitiés au vieux Loup.

Antoine de Baecque

Historien, professeur d'histoire du cinéma à l'École normale supérieure

Quelle tristesse, je suis vraiment désespéré, dans un état de stupeur quand je pense à cette nouvelle, si brutale, si contraire à cette vie, joyeuse, subtile, curieuse, qu'incarnait Jean-Loup. Ce ne sera pas facile de s'en remettre.

Souleymane Sylla, comédien, promotion 2018

Merci de nous avoir transmis votre savoir, d'avoir lié l'ancien avec le nouveau, d'avoir vu un style Shakespearien dans *The Wire* et dans *downtown abbey* et de nous avoir captivé dans des silences où je me demandais quand la pensée allait prendre forme et devenir mots, merci d'avoir pris le soin de réfléchir à ce que vous nous transmettez c'était nécessaire pour nous que l'on sache, merci pour vos anecdotes.

Claude Buchvald

actrice, metteur en scène et maître de conférence, membre du Laboratoire SACRe

Pour Jean-Loup Rivière

Avant l'été nous avions prévu de nous retrouver à la rentrée pour échanger sur les séminaires à venir au Conservatoire. Et je lui ai écrit tout naturellement en septembre pour que nous nous en parlions autour d'un verre. Et voilà qu'il me répond une phrase énigmatique : « Pour l'instant, je m'impatiente dans un hôpital dont j'espère bientôt sortir... ». Je m'inquiète, lui demande si c'est grave : aucune réponse. Je dois quitter Paris pour un voyage de plusieurs semaines à l'étranger. Dès mon retour j'essaye de le rejoindre de nouveau. Je ne comprends pas son silence. Nous avons des rapports amicaux, affectueux, et je me réjouissais de la mise en œuvre de projets qu'il avait évoqués avant de partir dans sa maison au milieu des lavandes. Il m'avait parlé de cette nouvelle demeure avec le plaisir et l'excitation des enfants qui viennent de se construire une splendide cabane dans les arbres, avec des tas de trésors à l'intérieur : à boire, à manger, à lire, et plein d'amis autour, dont d'excellents cuisiniers. Et l'horizon ouvert j'imagine, avec le mistral, les animaux, et le rire des enfants... Lui qui aimait si peu voyager avait trouvé là, avec ses proches, ses enfants dont il était tellement fier, un endroit de vie, de partage et sans doute d'éloignement. Mais non pas « pour ne plus y penser », mais pour y rêver, approcher autrement les questionnements brûlants de ces jeunes gens passionnés de théâtre et d'art qu'il aimait tant, qu'il accompagnait sereinement et dont il était si curieux, et soucieux à la fois.

Plus d'une fois, à l'occasion de séminaires au Conservatoire, et aussi lors de jurys au sein de SACRe, j'ai été captivée par sa douceur et son imperturbable tranquillité, son écoute vagabonde et aigüe, son regard malicieux qui décuplaient l'attention de chacun tout en dédramatisant et allégeant l'atmosphère de tensions inutiles. Et ceci tout naturellement sans idée préconçue, sans faire de morale et dans une ouverture à l'autre toujours positive et engageante.

Il ne pratiquait pas la médisance et se laissait envahir par l'émotion devant un spectacle d'élèves comme pour une première fois avec ce plaisir de la découverte et de l'étreinte à chaque fois renouvelée. Son sourire, fendu jusqu'aux oreilles, savait mettre du baume dans les assemblées les plus austères...

Quand je l'ai rencontré grâce à Claire au début de la constitution de SACRe, autour d'un bon repas, j'ai été tout de suite mise en confiance et j'ai senti dans sa chaleureuse capacité d'accueil une promesse d'amitié, et de travaux passionnants à mettre en œuvre. En juin dernier il m'avait parlé d'un séminaire sur « le sommeil » qui lui tenait à cœur, et je m'y étais associée avec un vif intérêt sachant à quel point cet état d'abandon est si riche, si propice à toutes joyeuses relevailles, précédées de voyages insensés, nocturnes ou pas, dans les contrées très

palpables de l'imaginaire.

J'aimerais croire qu'il s'y promène un moment pour nous revenir. Et je veux chasser immédiatement cette expression néfaste qui dit : « il ne faut pas rêver », parce que je sais que c'est exactement le contraire. Je sais que les proches tant aimés qui s'en sont allés nous rejoignent parfois dans nos rêves, et des liens très forts perdurent qui nous permettent d'avancer coûte que coûte.

Sa perte m'a profondément bouleversée. Je voyais toujours Jean-Loup comme un bon vivant (dans tous les sens du terme), je ne peux l'imaginer autrement à ce jour, et je voudrais qu'il demeure ainsi pour les jeunes artistes, (et plus anciens aussi) dans la transmission si précieuse qu'il s'est évertué à cultiver avec tant de curiosité et de grâce partout où il est passé.

Certains, j'en suis certaine continueront à converser avec lui librement, quand dans leur recherche ils seront accablés par trop d'académisme, et sauront revenir à l'essentiel en quelques clins d'œil malicieux et encourageants.

Jean-Loup merci pour ce bout de voyage à tes côtés, il continue.

Et voilà pour le plaisir un petit poème de René Char que ma petite fille de onze ans vient de me réciter pour nous consoler :

Le peuple des prés m'enchanté.

Sa beauté frêle et dépourvue de venin,

je ne me lasse pas de me la réciter.

Le campagnol, la taupe, sombres enfants perdus dans la chimère de l'herbe,

l'orvet, fils du verre, le grillon, moutonnier comme pas un,

la sauterelle qui claque et compte son linge,

le papillon qui simule l'ivresse et agace les fleurs de ses hoquets silencieux,

les fourmis assagies par la grande étendue verte,

et immédiatement au-dessus les météores hirondelles...

Prairie, vous êtes le boîtier du jour.

Pierre-Benoist Varoquier
comédien promotion 2009

À l'homme qui m'a appris à dormir au théâtre, et à aimer s'y ennuyer parfois,

À mon fugace directeur de thèse,

À mon professeur érudit,

Mon amitié sincère, une reconnaissance profonde, des sourires à emporter pour le voyage...

Vous me manquerez mon cher,

et me manquez déjà.

Juliette Riedler

Cher Jean-Loup,

J'ai vu le texto de Kéti samedi matin, alors que je réserve mes matinées à écrire. Vous me disiez « écrire le matin, gagner sa vie l'après-midi, lire le soir », je n'ai pas osé vous demander ce que signifiait pour vous « gagner sa vie l'après-midi ». Vous ouvriez les chemins de la pensée, déceliez les voies, déployiez les voix. On se perdait parfois entre ce que vous disiez, ce que vous vouliez dire, ce que l'on entendait. Mais la voix. Je cherche encore la mienne quand j'ouvre le message. Le coup reçu. Alors, que dois-je faire ? continuer à travailler, faire

autre chose, quoi ? Passe le week-end.

Cher Jean-Loup je ne détaille pas car je sais que vous attendez des détails plus que cela. Vous dont le regard et l'ouïe me fascinent, votre pensée en cristaux, votre amour des choses, l'importance que vous accordez aux sens du goût et du toucher. Vous semblez receler un monde de jouissances. Un jour, il y a de cela huit ans je crois, vous me parlez pendant une heure de vos stylos, où vous les achetez, où vous les choisissez, là, dans votre grand bureau parisien de bois sombre, il fait nuit, les encyclopédies reliées de cuir aux murs avec les séminaires de Lacan et les livres aux titres que mes yeux ne parviennent pas à lire, le large bureau en angle, près de moi la fenêtre qui donne sur la cour et les plantes de votre balconnière, la cendre de votre cigarette qui joue avec la pesanteur, le divan où j'imagine que vous regardez vos séries le soir, au lieu de la lecture, comme vous me l'avez confié.

Je croyais ne pas bien vous connaître, vous tenir à distance aussi, mon « cher directeur-de-recherches ». Je croyais que vous m'entendiez au-delà de mes paroles, en réalité vous vous ouvriez aussi, à votre façon, et c'est pour cela que nous avons (les autres avec moi) le sentiment d'être si proches de la peur de l'écriture, d'ouvrir ce que nous souhaitions dire en dépit du « surmoi universitaire » (je vous cite). Vous m'avez parlé un jour du soin avec lequel ceux qui désamorçaient les anciennes bombes devaient s'y prendre. Vous avez le geste leste d'épousseter autour d'un point invisible.

Cher Jean-Loup, j'écris au présent. Je vous cite au présent et tente de collecter, en vous écrivant ces phrases, citations, situations, images de votre présence et d'en fabriquer une poupée talisman qui me donne le courage de continuer à écrire et répondre à votre commande, la dernière fois où, rayonnant, vous m'avez glissé à l'oreille dans l'obscurité d'une nuit lyonnaise, « j'en veux plein, des pages comme celles-là ». Alors avec cette thèse dont vous avez trouvé le si beau titre, depuis Paris, « les autres de l'actrice » par devant moi, à vous.

Je vous serre dans les bras,
Juliette

Alphonse et Konrad

Pour JLR

(en écoutant Charles Ives)

Un souvenir de bonheur qui aura été connu
dans une blancheur rêveuse aveuglante et pensive
de baleine mal vue mal dite
de neige dublinoise une nuit claire de Noël
et d'autres têtes pensaient dans la sienne
et il pensait dans d'autres têtes -
(pensera encore).

Ninon Chenivresse

Jean-Loup Rivière nous a quitté le 24 novembre de l'année 2018, et cette nouvelle nous remplit de tristesse. Cela faisait deux ans que nous, les élèves de la promotion 2015 de l'ENS, ne l'avions pas revu. Il a été notre professeur pour sa dernière année d'enseignement, nous dispensant un cours qui portait comme titre quelque chose comme « A quoi bon le théâtre ? ». Je ne sais plus précisément ce qu'il nous a dit, sinon qu'il nous a fait sentir, par ses anecdotes et ses analyses du Roi Lear ou des nouvelles de Karen Blixen, des notions fondamentales concernant l'invisible au théâtre, ses fantômes et son inconscient, ou encore le rapport des histoires à l'action. Les cours duraient trois heures, mais passaient comme dix heures. Le temps de cette lenteur, celle des phrases

à sortir de sa bouche, c'était un temps fou pour penser. Avec Mayeul et Meriel, nous ressortions le cerveau brûlant, agité comme rarement, parce que pendant trois heures nous avons pu réfléchir profondément à nos désirs et souvenirs de jeunes étudiant.e.s, guidé.e.s par quelques phrases rares et précieuses de notre professeur. Il possédait ce qui fait la caractéristique des meilleur.e.s d'entre elles et eux : nous donner l'impatience de chercher, de lire, de voir.

Jean-Loup Rivière m'a marquée par sa générosité, par tout ce qu'il nous a offert. La semaine à l'abbaye d'Ardennes fut sans doute le meilleur moment de cette année scolaire. Il nous offrit ce qui fut pour moi un des plus beaux cadeaux, une émotion esthétique nouvelle autant que touchant au plus près mon sentiment de mélancolie, dont je me souviendrais toujours : la projection dans la chapelle de Partie de campagne, de Jean Renoir. Il nous attendait dans la salle, faisant les derniers réglages avec sa femme, Nathalie. Quand nous sommes entrées, par la porte qui donnait derrière la toile blanche tombant du plafond, nous vîmes tout à coup, comme en secret, à l'envers de l'image, « Henriette » immense riant sur une balançoire, sur fond d'une musique jamais retrouvée, chantonnée par Germaine Montero. Ce professeur nous offrit l'opportunité de réels moments d'échanges : il était celui qui voulait le plus nous écouter, connaître ce qui nous intéressait, comment nous écrivions. À l'abbaye, il y eut les infinis repas - aussi copieux que délicieux - arrosés de vins, il y eut cette soirée à fumer et boire du calva en évoquant tou.te.s ensemble le cinéma, la musique brésilienne, Chavela Vargas, et surtout les séries ... avant qu'il ne s'échappe discrètement ayant appris la sortie de la dernière saison de Narcos. Manger, boire, et rêver aux citrons cultivés en Italie dont le goût m'est venu aux papilles par ses descriptions, sans jamais que je les eusse goûtés, voilà ce que l'on a pu partager. À l'ENS, quand nous étions peu nombreux. ses à venir à ses cours, il nous invitait dans son bureau pour que l'on puisse fumer et parler, oublier le cadre formel de l'université qui, selon certaines camarades, le rendait malheureux.

Je suis sûre qu'un jour, en cours, il s'est endormi, devant nous. Pour moi, Jean-Loup, il a beaucoup dormi, et beaucoup pensé pendant son sommeil. Puis, à haute voix, pour nous, il pensait par silences.

Je me souviens d'une de ses histoires, racontée à l'abbaye, sur le sommeil au théâtre. Pendant l'une des innombrables répétitions auxquelles il a assisté à la Comédie Française, il s'est endormi. Mais dans son sommeil, il a conservé une prescience de la scène. Ainsi s'est-il réveillé en sursaut, juste avant le drame : l'acteur allait tomber.

Jean-Loup Rivière, je l'ai retrouvé dans la patience de mes insomnies. Je l'y retrouverai encore, quand je me demanderai - éternelle question - à quoi bon le théâtre, comme un des fantômes les plus précieux de ma mémoire.

Marcus Borja, docteur SACRe

Des mots fins entrecoupés de longs silences, comme pour en percevoir les harmoniques ou pour donner, à lui-même et à nous, le temps de nous y perdre pour ne nous retrouver, parfois, que longtemps après dans des ailleurs qui nous semblaient soudainement familiers...

Un calme et un tempo souvent déconcertants et pourtant si remplis de rythme, de vie, de curiosité et d'appétit du monde et du théâtre...

Une bienveillance qui avançait masquée. Un regard et un conseil précieux. Des questions "absconses" qui, tout compte fait, me déroutaient enfin vers chez moi...

Merci, Jean-Loup, de ta confiance et ton soutien durant les trois années que j'ai passées au sein de SACRe, et notamment la toute dernière. Merci d'avoir ouvert à mes Bacchantes la voie de leur Cithéron idéal...

Je relis tes écrits cette semaine et voilà qu'ils résonnent tellement en moi...

Muito obrigado e até breve !

Anonyme

Cher Jean-Loup

A vous, qui m'avez beaucoup appris, aussi bien au Conservatoire dans ce cours que nous ne pouvions appeler entre élèves que « le cours de Jean-Loup », à l'image de votre pensée vaste et inclassable, qu'au sein de Sacre, où vous n'avez cessé à votre manière toujours douce, malicieuse, de nous pousser à être libre dans la recherche comme dans la création, riant de la situation exceptionnelle de Pétrarque couronné, anecdote que je vous ai entendue raconter plusieurs fois, et qui est devenue pour moi le parangon audacieux, la noce exceptionnelle de ce qu'est la recherche-création. Vous disiez que la liberté doit être absolument totale, pour l'artiste chercheur, vos travaux en témoignent, vos enseignements aussi, mais aussi, votre capacité purement disruptive et poétique d'intervenir -au sein de diverses réunions, colloques, séminaires- avec cette intelligence gracieuse qui vous caractérisait, là où personne ne s'attendait (et parfois quand on vous croyait assoupi..!). Hauteur de vue, audace transversale, érudition lumineuse, trait d'esprit.

A l'annonce de votre mort, m'est revenue cette description que vous faites à la fin de Comment est la nuit?, d'un personnage en bas d'un tableau de Tintoret. Un mouvement, une chute, qui relie étrangement la mort et l'amour du théâtre, un moment de perfection théâtrale « parce qu'il s'adresse au mort en moi ». Je l'ai relu et j'ai été surprise de voir comme les mots s'accrochent entre eux comme la main de l'homme au rideau et l'inexorable fin -qui n'est qu'un tomber de rideau après tout- prise dans son mouvement: « En bas à gauche, au premier plan, un homme tombe. On voit de dos sa tête renversée, ses épaules et ses bras. Il tient un rideau rouge. Il tombe et se retient au rideau. Il retient un rideau emporté et en tombe. Il tombe en voulant tirer le rideau. Tombé, il veut tirer le rideau. En tout état de cause, on ferme le rideau. »

Merci Jean-Loup. Votre pensée vit avec nous, même après le tomber de rideau, comme un acteur se relève.

Aurélié Coulon

Jean-Loup Rivière savait écouter et accompagner sans jamais montrer un chemin tracé d'avance. Ses silences et ses retours parfois énigmatiques étaient autant d'invitations à chercher une liberté dans l'écriture comme dans la pensée. Il connaissait l'importance des essais, des ratés, des accidents et des heureux hasards et nous a appris à en faire l'expérience, au plateau et dans nos écrits. Cet art du cheminement qu'il nous a enseigné trouve un écho dans les parcours multiples de ses anciens élèves et étudiants, et nul doute que cet écho va se prolonger longtemps.

C'est avec beaucoup d'émotion que je pense aujourd'hui à ce maître d'incertitude.

Camille Khoury

Il a fallu mois et années pour comprendre la profondeur de ses silences.

Ce qu'ils nous apprenaient sourdement, c'est-à-dire un certain rapport au temps et la responsabilité de nos désirs.

Jean-Loup Rivière semblait hors du temps.

En fait il résistait subtilement à ses marées.

Il affirmait, en acte la nécessité d'un temps pour penser

D'un temps pour se perdre pour errer - comme cultiver son jardin pour déchiffrer la pierre de Rosette.

J'ai mis longtemps à voir à quel point affirmer la lenteur sourde de l'élaboration d'une pensée était éminemment politique, hors de toute logique consumériste ou de projet, loin de la frénésie productive et autres impostures.

Responsabilité aussi, parce qu'en ouvrant les portes devant ses étudiants, il nous mettait face à nos propres désirs de théâtre, d'écriture, à la responsabilité de franchir des portes déjà ouvertes, et qu'il voulait bien pousser

avec nous. Jean-Loup n'a jamais été un enseignant mais un maïeuticien ou un passeur. Il me semble qu'il s'est toujours refusé à être juge ou censeur pour choisir de nous mettre plutôt face à la responsabilité de notre propre exigence. Quelqu'un avec qui on s'assoit et on converse.

J'essaie d'être de cette École, de ce jardin, de cette cuisine.

En votre hommage

Toutes mes pensées

Eve Mascarau

Cher Jean-Loup,

Comme beaucoup je suis stupéfaite, dévastée, sans voix.

Je pourrais certes parler de Jovet, bien sûr, de psychanalyse ou encore de soupe de pois cassés, je préfère seulement reprendre quelques uns de ces mots, écrits à l'occasion de la sortie du Monde en détails. Parce que vous m'aviez dit les avoir aimés et parce qu'ils disaient, je crois, tout ce que j'aimais tant en vous et qui ne cessera jamais de me manquer.

"Jean-Loup Rivière joue des adresses, des paradoxes, de la chute. À cette démarche d'observation par les détails des spectacles ou des situations s'ajoutent des jeux sur le lexique, comme autant de moyens, prétendus prétextes apparemment triviaux, d'entrer dans la pensée. Parti de l'accessoire, il se hisse tranquillement vers des suggestions plus générales, avec force et humour. Ses remarques d'allure anodines permettent, à mesure qu'elles se déploient, d'éclairer largement leur objet, le monde, et plus particulièrement son miroir, le théâtre. Ce parti pris du petit, de l'anecdotique, de l'amoureux, permet de renouveler le regard et de penser joyeusement. Au détour d'un couloir de métro, on entend avec lui une catastrophique sonate pour violon, véritable désastre qui permet par le chaos un contact renouvelé avec l'œuvre. Assis dans une salle de théâtre, il nous invite à constater l'étroitesse des sièges, nécessaire fruit d'un complot destiné à remettre le spectateur en position fœtale. Pendant la représentation, on envisage avec lui les différents types d'ennuis, des plus communs aux plus doux. Après le spectacle, on égrène ensemble les réparties qui permettent de répondre à l'artiste fraîchement sorti de scène et qui nous transforment, à notre tour, en acteur. (...)

Jean-Loup Rivière partage ses expériences, du spectateur à l'enseignant, pudique, qu'il est tout à la fois. Ses réflexions ne prétendent pas conclure : elles sont celles d'un homme qui consacre sa vie et son temps au théâtre, en dilettante au sens noble du mot. Là réside sans doute le secret de sa position, dans une filiation flaubertienne selon laquelle la bêtise consisterait à vouloir conclure. D'ailleurs cette ambition accorde une place de choix au lecteur, libre d'imaginer, d'inventer ou de développer ces pensées à l'envie : Jean-Loup Rivière nous fait crédit d'intelligence en nous suggérant des réflexions qu'il nous invite à prolonger, faisant de nous ses partenaires de jeu. (...)

Par la recherche de nouveaux moyens de pensée du théâtre et du monde, Jean-Loup Rivière nous convie dans son cabinet d'amateur, qui est son theatrum mundi.

Et alors qu'il paraissait vouloir parfois percer le mystère du théâtre par le prisme de l'amour qu'il lui porte, l'auteur semble maintenant simplement occupé à dire cet amour qui s'interroge, sans plus d'inquiétude. Bien que cherchant malgré tout à « attraper quelques fils de l'énigme », il invite modestement son lecteur dans son monde, qu'il sillonne avec enthousiasme et malice, comme lorsqu'il nous prend la main pour visiter un Dictionnaire à la recherche de deux plaisirs : « un plaisir du voisinage et un plaisir du chemin. » C'est cette attitude de déambulation curieuse qu'il nous invite à prendre, afin de jouir avec lui du plaisir de la découverte,

de la flânerie et de la dégustation.

L'on retient la rareté d'une parole singulière qui tente de toucher à l'essence du théâtre par la multiplicité des approches, ce afin de donner à penser sans rompre la magie. Le livre tout entier est à l'image des temps entre les petits chapitres qui le constituent : une respiration. Il distrait et amuse, informe et interpelle, et comme le bon metteur en scène qui y est décrit, met en avant sa propre imagination sans nous l'imposer ni nous frustrer de la nôtre.

À la fin de la lecture, c'est avec amusement que l'on retrouve le Rideau qui clôt le spectacle et qui fermait déjà Comment est la nuit ? C'est aussi avec intérêt que l'on revient aux interrogations soulevées au début de l'ouvrage à propos du théâtre mais aussi de ce Monde en détails : « Qu'avez-vous appris ? Qu'avez-vous senti? » Question à laquelle on peut répondre, avec Jean-Loup Rivière et sans sous-estimer la valeur de cette réplique : « Ça m'a changé les idées »."

Merci infiniment mon cher, très cher Jean-Loup.

Arnaud Laporte, journaliste France Culture

« Comment j'ai rencontré deux fois Jean-Loup Rivière »

J'ai dit l'autre soir à la radio, annonçant sa disparition, que j'ai eu la chance, et parfois aussi la difficulté, de travailler avec Jean-Loup Rivière, dans mes années Tout Arrive, le magazine de la mi-journée de France Culture que j'ai présenté de 2006 à 2010.

La chance, je le confirme, car Jean-Loup Rivière était d'une extrême érudition, et d'une toute aussi grande drôlerie. Il fallait voir ses yeux éclater de rire (je ne sais pas le décrire autrement) quand il lançait un propos à double ou triple sens, que je pouvais parfois mettre un moment avant de déplier pour en goûter tout le sel.

La (relative) difficulté, aussi, car Jean-Loup était parfois d'un bloc, très affirmé dans ses jugements. Je me souviens par exemple d'une passe d'armes très forte entre Jean-Loup et Alain Françon, en direct à la radio, car Jean-Loup avait pleinement assumé d'être parti au cours d'un spectacle de Françon, et en donnait les raisons au metteur en scène. Moment pas évident à gérer. Il s'agissait d'une des « Pièces de guerre » d'Edward Bond, particulièrement éprouvante. Je crois me souvenir avoir vu Jean-Loup quitter la cour du Lycée Saint-Joseph, à Avignon, au moment où un militaire, joué je crois par Eric Elmosnino, fait mine à plusieurs reprises d'écraser violemment un nouveau-né contre son bouclier. J'avais la même envie que Jean-Loup. Comme l'explique Claire Lasne-Darcueil dans le texte qu'elle consacre à Jean-Loup, il avait la violence en horreur. Ce qui m'a d'ailleurs valu, comme le raconte Claire, d'assister à une autre passe d'armes très forte entre elle et lui. C'était pourtant le moment fondateur de leur si belle amitié.

C'est au Conservatoire que j'ai rencontré à nouveau Jean-Loup Rivière, et je dis cela car c'était en effet comme une deuxième première fois. Il y était extrêmement heureux de son travail auprès des élèves et des chercheurs, et je sais combien il a été un interlocuteur précieux et un guide pour ces jeunes gens, car pour certains d'entre eux j'ai été un autre de leurs interlocuteurs. Je sais ce qu'elles et ils m'ont dit de leur relation professionnelle et amicale avec elles et eux, combien il les a éclairés sur leur propre travail. Ce deuxième Jean-Loup avait lui toujours le sourire, celui du sage, mais aussi celui de l'épicurien, cultivant le plaisir simple de renouveler sa pratique auprès des forces vives du théâtre de demain.

Article de Jean-Pierre Thibaudat

Article de Laure Adler

Article de Armelle Héliot

